

Burundi : en librairie « Hutsi, au nom de tous les sangs »

La Libre Belgique, 14 mai 2019 Tous les deux, ils ont fait ce qu'un Burundais ne doit jamais faire: ils ont exprimé des émotions, dit ce que l'on garde pour soi. Un Burundais qui se respecte doit laisser les larmes couler et les montrer. Eux, ils racontent, permettant ainsi au monde de savoir, plutôt qu'imaginer. Ils pleurent et nous avec eux.

Préfacé par Gaël Faye, notre confrère Antoine Kaburahe, du journal Iwacu, raconte, la première personne, l'histoire d'un autre journaliste burundais: Aloys Niyoyita, 54 ans aujourd'hui. Pourquoi celle-là ? Parce qu'elle est exemplative d'un autre, comprendre les peurs et les douleurs des deux ethnies. Mais l'arbre de cette connaissance a des fruits amers: l'homme a souffert doublement. Ce qui permet au récit de survoler l'histoire des cinquante dernières années du Burundi. Le génocide de 1972 Aloys Niyoyita n'a pas cinq ans quand survient la tragédie de 1972: alors que le pouvoir royal a basculé dans les mains d'un Président tutsi, des rebelles hutus attaquent le sud du pays, visant des familles tutsies, horriblement massacrées. La répression sera terrible et frappera les Hutus de tout le pays, en commençant par ceux qui avaient fait des études. On évoque quelque 200.000 morts. On peut ici parler de génocide, même si ce dernier n'a jamais bénéficié d'une reconnaissance officielle par l'Onu: il a, en effet, fallu des années pour établir l'étendue des crimes commis, en raison de l'isolement du Burundi à l'époque (la presse belge fut pratiquement seule à parler des tueries), de l'absence de moyens de communication modernes et du silence des Burundais qui non seulement versaient leurs larmes mais étaient tétanisés par la peur. Le père d'Aloys, dit-il, n'a rien à se reprocher et se rend donc, à la convocation qui le requiert. Il ne reviendra jamais. La mère doit désormais faire vivre ses six enfants, alors que la pauvreté abat soudainement sur cette famille de la petite classe moyenne comme sur des dizaines de milliers d'autres. Le dévouement d'une sœur aînée permettra à Aloys d'études. Les « actes de génocide » de 1993 Il est à l'université en 1993 quand est élu démocratiquement, pour la première fois dans l'histoire du pays, un président hutu, Melchior Ndadaye assassiné quelques mois plus tard par un coup d'État militaire tutsi. Des « actes de génocide » sont perpétrés, par vengeance, contre des Tutsis en province tandis qu'à Bujumbura, où se trouve l'université, la ville est balkanisée entre quartiers hutus et quartiers tutsis; des jeunes Tutsis, les « Sans échec », tuent. Aloys suscite la méfiance des deux ethnies, tant la société est divisée: il doit louvoyer entre les dangers pour rester en vie. Son épouse tutsie le quitte: trop dur de vouloir aller contre le meurtrier du temps. Prof d'anglais le jour, taxi le soir, Aloys trouve un poste de réceptionniste à la radio intendant Studio Ijambo, financée par une ONG américaine œuvrant pour la paix. Au bout d'un an, en 1998, il passe journaliste à l'âge de l'enfance. D'abord marié et père de famille, Aloys s'apanouit dans son métier. Il tente de l'exercer d'ontologie lorsqu'éclate la crise de 2015. Malgré l'interdiction d'un troisième mandat présidentiel, faite par la paix d'Arusha qui a mis fin à la guerre civile, le président issu de la rébellion hutue CNDD-FDD, Pierre Nkurunziza, impose sa volonté de se représenter, par le fer et le sang. L'obligation de s'exiler C'est dans cette atmosphère de guerre civile qu'Aloys va s'interposer quand des policiers brutalisent un confrère respecté, Innocent Muhozi, et s'en prendre verbalement à leur officier. L'incident, filmé, fait rapidement le tour de la ville. Tout le monde presse Aloys de fuir. Le journaliste se rappelle son père qui n'a pas voulu le faire et il prend la route de l'exil, vers le Rwanda, avec sa femme. Il y continue son métier parce qu'il est convaincu qu'un pays sûr pour tous est possible. Il faut saluer doublement la sortie de cet ouvrage. Pour ses qualités intrinsèques, d'abord (le livre se lit pratiquement d'une traite), mais aussi parce que dans un pays où sa culture du silence a pratiquement privé de littérature, ce récit est un des rares témoignages écrits du calvaire des Burundais, pour la postérité. « Hutsi au nom de tous les sangs », par Antoine Kaburahe, Iwacu, 162 pp. 20 euros. En vente sur Amazon ou auprès de antoine@iwacupress.info Par Marie-France Cros.